

le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscope



ACTUALITÉS
Finale internationale
de MT 180 (p. 4)

SAVOIRS
Projets communs entre
la Ville et l'UNIL (p. 10)

Des études de haut vol

Comment le corps humain réagit-il au manque d'oxygène et aux basses pressions? Doctorant à l'Institut des sciences du sport, Mathias Aebi mène des recherches sur ces questions à Dübendorf (ZH), dans les installations des Forces aériennes suisses. (p. 14)

2 Espresso

Image du mois

ALEXANDRE ROULIN a présenté le projet « Chouettes pour la paix » lors de la sortie du corps diplomatique du mercredi 27 juin, sous l'égide du président de la Confédération Alain Berset.



Le chiffre

5 C'est, en francs, le rabais sur l'abonnement « Grande faim » proposé par le Théâtre La Grange de Dorigny le 9 octobre lors de la journée « Point. Virgule, ». A noter aussi ce jour-là une présentation des différentes associations de l'UNIL.



RETROUVEZ-NOUS
SUR TWITTER

www.twitter.com/unil



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Le 27 septembre, l'UNIL accueillera la finale internationale du concours « Ma thèse en 180 secondes ». *L'uniscope* vous dit tout sur cette manifestation : interview de notre candidate, Pascale Deneulin, informations

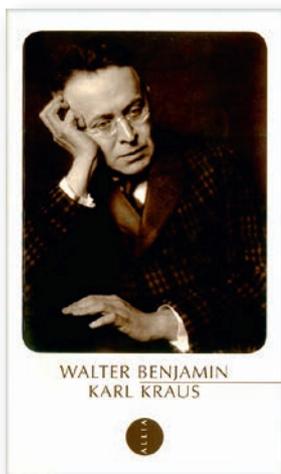
pratiques, animations, origines des 18 doctorants, etc. Votre magazine consacre ensuite deux pages à la sortie de *Vulnérabilités, Équité et Santé*, un livre passionnant cosigné par le professeur Patrick Bodenmann, titulaire de la Chaire de médecine des populations vulnérables à l'UNIL.

Un peu de sport ensuite avec un sujet consacré à la troisième édition de *Lausanne in Motion*, festival organisé par la Fédération internationale du sport universitaire (FISU), qui propose aux étudiants et au grand public de tester diverses activités sportives et éducatives.

Sept. C'est le nombre de projets de grande qualité nés de la plateforme Interact, qui stimule les collaborations entre l'UNIL et la Ville de Lausanne. Un article vous en dévoile deux et explique les enjeux de ces synergies.

Une de nos rédactrices a rencontré Pascal Roman, professeur de psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse et responsable de la Consultation de l'enfant et de l'adolescent de l'UNIL, qui analyse l'explosion des requêtes en lien avec le haut potentiel intellectuel (HPI). Place ensuite à un reportage sur le terrain. Un photographe et un

Terra academica



« QUE CELUI QUI A QUELQUE CHOSE À DIRE s'avance et se taise! » a déclaré Karl Kraus, qui dénonçait en son temps le bruit de fond créé par les journaux (et notamment leur ton belliciste en 1914) et qui aurait été horrifié par les réseaux sociaux. Ce petit livre traduit de l'allemand et annoté par Marion Maurin et Antonin Wisser, maître-assistant à la Faculté des lettres, est l'hommage de Walter Benjamin à cette figure ambiguë de l'élite intellectuelle viennoise. Il ajoute au mystère du personnage en le plongeant dans les profondeurs d'une pensée qui est celle de Benjamin. Kraus (comme nous) n'a pas saisi entièrement le propos, mais il aurait pu remercier l'auteur de l'avoir porté à ce point par-delà l'écume des jours vers un horizon inconnu qui trouve encore un écho aujourd'hui (Éditions Allia, 2018).

Lu dans la presse

« Avec l'assèchement plus rapide des sols en période de canicule à cause d'une plus grande évaporation, gérer l'approvisionnement en eau sera le grand défi de la seconde moitié du siècle. »

Jean-Michel Fallois, dans un article de *Terre et nature* du 17 août.

Entendu sur le campus

« J'suis paumé, j'habite à Corsier. »

Un enfant en balade sur le campus.

Petite astuce



GARDEZ UN SOUVENIR DE LA JOURNÉE D'ACCUEIL en passant au photomaton de la rentrée! Il sera installé **le 14 septembre de 10h à 14h, au quatrième étage de l'Amphimax.**

Vos portraits, seul ou en groupe, vous seront envoyés par email. Mais si vous le souhaitez, ces images seront également partagées sur le compte Facebook officiel de l'UNIL. Un bon moyen de vous plonger dans la communauté UNIL. Comme chaque année, tout le monde est invité à partager ses impressions sur les réseaux sociaux, avec **#rentréeUNIL**.



journaliste de *l'uniscope* se sont rendus dans les sous-sols de l'Institut de médecine aéronautique à la rencontre d'un doctorant qui étudie les effets du manque d'oxygène et des basses pressions sur l'organisme.

Dans cette édition, nous avons ouvert une nouvelle rubrique intitulée *En visite sur le campus*. Pour cette première, nous avons interviewé Klaus Welle, secrétaire général du Parlement européen, qui était l'invité de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe.

Campus durable

VOUS SOUHAITEZ EN APPRENDRE PLUS SUR LE CAMPUS, mais ne savez pas comment vous y prendre? Il vous suffit de vous emparer de l'une des balades guidées proposées sur le site de la Durabilité. Cinq thématiques à choix: balade durable, historique, découverte, verte ou des rivières. Idéales pour se dégourdir les jambes, les marches, entre 1,5 et 2,5 kilomètres, vous permettront de vous évader entre une heure et une heure et demi selon l'itinéraire. Toutes les informations sur unil.ch/durable, onglet «Culture durabilité».



D. Trotta © UNIL

Les uns et les autres

BÉLA KAPOSSY, PROFESSEUR À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIL, est le nouveau directeur du Collège des humanités de l'EPFL (CDH). Il succède ainsi à Thomas David. Historien et passionné par les idées politiques et économiques qui ont façonné l'époque moderne, Béla Kapossy confie sa fascination pour les nouvelles technologies et les questions sociétales, éthiques et philosophiques qu'elles engendrent. «J'aimerais améliorer la communication entre les ingénieurs et les chercheurs en sciences humaines qui font aussi des humanités digitales. Il y a des besoins différents, des enjeux différents que nous devrions identifier et cultiver, dit-il. Cela va aussi nous permettre de nous demander pourquoi la communication est difficile. Je suis persuadé que l'on peut sensibiliser les étudiants et renforcer la collaboration entre l'UNIL et l'EPFL.»



A. Herzog © EPFL

BRÈVES



QUELLES SONT VOS COMPÉTENCES?

Que vous rédigez votre CV ou une lettre de motivation, il est nécessaire de faire connaître vos compétences. Mais quelles sont-elles? Et qu'est-ce qu'une compétence précisément? Comment savoir quoi mettre en avant en fonction du poste qui vous intéresse? Pour vous aider à y voir clair, rencontre avec deux psychologues du travail le 25 septembre 2018. Événement réservé aux membres du Réseau ALUMNIL. Détails et inscription: www.unil.ch/alumnil.



© Fotolia

QUEL CHARIVARI!

Le dessin de presse s'expose à la BCU Riponne avec des titres comme *La Guêpe* ou *Le nouveau Charivari politique vaudois*. Pourquoi ce foisonnement satirique romand? Alors que les révolutions marquent l'Europe du XIX^e siècle, notre région devient une terre d'accueil pour les exilés. À partir de 1914, les pacifistes sortent leurs crayons pour dénoncer la guerre. L'évolution des mœurs deviendra une belle source d'inspiration par la suite. À déguster jusqu'au 24 novembre. **Sans oublier un débat animé par Philippe Kaenel le 15 septembre avec Barrigüe, Caro, Bénédicte et Stéphane Babey (festival BDFIL – BCU Riponne à 11h).**

CLIMAT: RÉACTION HELVÉTIQUE

Les Suisses sont pour un renforcement du rôle de l'État dans la lutte contre le changement climatique. Plus de 80% sont favorables à la subvention des énergies renouvelables, une majorité soutient l'interdiction des appareils électroménagers trop gourmands, 47% souhaitent une augmentation des taxes sur les énergies fossiles, 77% boudent le nucléaire ou l'acceptent en très faible quantité. **Bref l'État doit réguler la production et la consommation d'énergie.** Ce sont les résultats, parmi d'autres, de l'enquête «European Social Survey 2016», menée dans 23 pays et conduite en Suisse par les sociologues du centre FORS basé à l'UNIL.

« Commencez simplement par dire si le vin vous plaît ou non »

Pascale Deneulin représentera l'UNIL, la Suisse et le chasselas le 27 septembre lors de la finale internationale du concours « Ma thèse en 180 secondes » qui se tiendra à l'Université de Lausanne. Son sujet : la minéralité du vin.

David Trotta

Doctorante à la Section des sciences du langage et de l'information, Pascale Deneulin remportait en mars la finale UNIL du concours de vulgarisation scientifique « Ma thèse en 180 secondes ». Elle grimpa ensuite, en juin, sur la première marche du podium national, devenant ainsi la représentante suisse de la finale internationale qui se tiendra le 27 septembre à l'UNIL. Interview.

Quel est votre état d'esprit avant ce grand rendez-vous ?

Pascale Deneulin : Ça me paraît encore loin. Mais je suis contente et positive. Contente d'être arrivée jusque-là, motivée pour représenter l'UNIL. Je mets aussi toujours

un point d'honneur à représenter les vins suisses et le chasselas en particulier, le vin emblématique de la Suisse, ce dont parle mon sujet.

Comment avez-vous vécu ces deux premières victoires ?

Je garde toujours un esprit critique sur mon travail. A l'UNIL, c'était un premier jet, et j'ai vu des choses à améliorer dans ma présentation. Mais j'étais évidemment quand même assez contente. Lors de la finale suisse, j'avoue que j'y croyais moins. Je n'ai pas eu l'occasion de voir tous les participants répéter, mais je savais que le niveau était élevé. Ce n'était pas gagné d'avance. Et même si mon sujet est porteur, parce que le vin parle à beaucoup de personnes, il peut paraître anecdotique en termes d'apport à la société.

Pourquoi avez-vous eu envie de vous lancer dans ce concours ?

C'est un défi personnel. Pas pour la compétition en soi, parce que gagner ou non, ça ne change pas grand-chose. Je cherche en réalité à gagner pour ou contre moi-même, à voir jusqu'où je suis capable d'aller. J'avais aussi envie de passer un message auprès du grand public. Jusque-là, j'ai eu l'occasion de communiquer auprès des professionnels de la branche. Mais c'est un cercle assez fermé. L'idée était donc de diffuser ce thème et une passion au-delà du laboratoire ou de la profession.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées ?

Savoir se positionner, placer le curseur au bon endroit. Savoir garder le lien avec la société sans dénigrer l'aspect scientifique. Mettre une recherche à la disposition de tous, tout en montrant qu'il s'agit d'un travail scientifique solide. Cet apprentissage est difficile, d'autant qu'il ne faut pas infantiliser le public non plus. C'est là que réside toute la difficulté selon moi : trouver les mots justes.

Votre travail touche en partie à la linguistique, et donc aux mots. Un avantage pour le concours ?

Certainement. J'ai dû me poser beaucoup de questions dans le cadre de ma thèse en termes de langage, des mots à employer, leur sens et comment exprimer correctement des perceptions sensorielles par exemple. Dans le cadre du concours, nous avons 180 secondes à disposition, l'équivalent de 450 mots environ. Chacun a donc son importance.

Vous travaillez sur le concept de minéralité du vin. En quoi consiste-t-il ?

Ce mot apparaît doucement dans la filière viticole au cours des années 90. Il est aujourd'hui employé par tout le monde, sans qu'on sache vraiment ce qu'il veut dire. On l'utilise d'ailleurs souvent simplement pour

SEMAINE INTERNATIONALE

La cinquième finale internationale du concours d'éloquence et de vulgarisation scientifique « Ma thèse en 180 secondes », organisée par la Conférence universitaire de Suisse orientale (CUSO) et l'Université de Lausanne, aura lieu le jeudi 27 septembre à l'auditorium Erna Hamburger de l'UNIL. Elle verra s'affronter dix-huit doctorants venant respectivement de Belgique, du Bénin, de Bulgarie, du Burkina Faso, du Cameroun, de Côte d'Ivoire, d'Égypte, de France, du Gabon, du Liban, de Madagascar, du Maroc, du Québec, de la République démocratique du Congo, de Roumanie, du Sénégal, de Suisse et de Tunisie. Afin d'accueillir au mieux les doctorants ainsi que leur délégation, environ 80 personnes, les organisateurs leur ont préparé une semaine riche en découvertes. Au programme : rencontres individuelles avec laboratoires ou équipes de recherche, découverte culturelle de Lausanne, participation aux ateliers de l'éprouvette, workshop autour de l'*open science*, etc. « Nous avons aussi décidé d'inviter les ambassadeurs des dix-huit pays, complète Mélanie Bosson, adjointe à la Relève académique. Ils seront reçus dans l'après-midi par notre rectrice Nouria Hernandez. Le but de cet événement étant de promouvoir la science dans la cité, nous avons pensé qu'il s'agissait d'une belle opportunité pour faire venir ces personnalités sur notre site afin qu'elles se rencontrent et puissent échanger sur ce thème. »

L'événement lui-même, qui débutera à 18 heures, sera animé par la comédienne Victoria Baumgartner et l'humoriste Yoann Provenzano, tous deux alumni de l'Université de Lausanne. La soirée sera aussi à suivre en direct sur la page Facebook de l'UNIL, cette fois-ci animée par l'humoriste Blaise Bersinger. Les interludes musicaux seront quant à eux assurés par ParsecWaves. A noter enfin qu'un dix-neuvième candidat d'exception, hors compétition, foulera les planches de l'Amphimax juste avant les votes du public. « Le colauréat du Prix Nobel de chimie 2017 Jacques Dubochet présentera lui aussi sa recherche en 180 secondes », conclut Mélanie Bosson.



Comme les autres candidats en lice, Pascale Deneulin, représentante de la Suisse, aura trois minutes pour tenter de remporter la finale internationale du concours « Ma thèse en 180 secondes ». F. Imhof © UNIL

dire qu'un vin est bon, quand on ne sait pas trop quoi dire en réalité.

Votre but était de trouver une définition qui fasse consensus. Qu'en est-il ?

Je ne sais pas si elle fait consensus, mais je suis arrivée à la conclusion que la minéralité est un synonyme ou un substitut au terroir. Quand l'association des termes « vin » et « terroir » décline, vers 1995, c'est le concept de minéralité qui le remplace. Il est le plus souvent employé en tant que qualificatif positif pour désigner un vin frais qui se situe sur des notes de pierres sèches, de pierre à fusil. Ces vins s'opposent à ceux à la mode il y a dix, quinze ou vingt ans, plus fruités, plus explosifs en termes aromatiques, très riches en alcool et très lourds.

Est-ce aussi par passion que vous vous êtes intéressée à ce sujet ?

Je suis effectivement amatrice de vins depuis longtemps. C'est une passion que m'ont transmise mes parents, sans qu'ils soient de grands spécialistes pour autant. Nous avons toujours eu une bouteille ouverte à table le dimanche.

J'ai aussi réalisé un Master en agroalimentaire, parce que j'aime la cuisine, la gastronomie, etc. J'ai malheureusement découvert un domaine purement industriel, au sein duquel on perd le lien avec le produit. Puis j'ai eu l'occasion de réaliser un stage dans le domaine de l'analyse sensorielle, de l'étude du goût. Depuis, je n'ai pas quitté la filière viticole. J'enseigne aussi à la Haute Ecole de viticulture et œnologie de Changins. Je crois que je n'arriverais pas à quitter le monde du vin. Il est rempli de passionnés, que ce soient les consommateurs ou les professionnels.

N'est-ce précisément pas la raison pour laquelle l'univers du vin semble difficile d'accès pour le grand public ?

Le vin et tout son vocabulaire font souvent rêver, mais peuvent aussi faire peur. Ils peuvent mettre sur un piédestal, mais aussi laisser une partie de la population en retrait. Lorsque je parle avec des consommateurs ou avec des personnes participant à des dégustations, je souligne toujours qu'il faut simplement commencer par dire si le vin leur plaît ou non. C'est avant tout un produit de plaisir, dont nous n'avons pas besoin pour vivre. Qu'on

arrive ou non à mettre des mots sur ce que l'on boit n'est finalement pas si important. Il faut avant tout garder cette notion de plaisir.

On sait aussi que l'appréciation d'un vin n'est pas seulement question du goût en soi.

Lorsque nous menons des tests et que nous cherchons vraiment le goût du produit, nous les réalisons toujours à l'aveugle. En ce qui concerne la consommation courante en revanche, je sais que le goût n'influence que les 20 % de l'appréciation. Le reste incombe au contexte. Donc à l'étiquette, les personnes avec qui le vin est dégusté, etc.

Finalement, que peut-on vous dire pour la finale internationale ? Plutôt bonne chance ou plutôt santé ?

Plutôt santé ! (rires)



Se soigner à armes égales

Titulaire de la Chaire de médecine des populations vulnérables à l'UNIL, le professeur Patrick Bodenmann met ses compétences au service d'une vision équitable des soins.



Professeur associé à la FBM, Patrick Bodenmann se veut «optimiste et pragmatique», deux dispositions qui l'aident à avancer. F. Imhof © UNIL

Nadine Richon

Depuis sa création en 1887, la Polyclinique médicale universitaire (PMU) a vu défiler des patients ébranlés par la vie au gré des crises économiques, des décisions politiques, des bouleversements sociaux souvent peu visibles dans notre pays ou des guerres plus ou moins lointaines.

Après ses études à l'UNIL et une spécialisation FMH en médecine interne, Patrick Bodenmann réalise un Master en santé publique à la prestigieuse London School of Hygiene and Tropical Medicine, alors qu'il travaille déjà à la PMU. Arrivé en 1998 dans cette institution

– dont il est l'actuel responsable du Centre des populations vulnérables – il a pu bénéficier d'un contexte où préexistait une longue expérience de la médecine sociale clinique. Il fallait encore appuyer cette pratique sur la recherche et l'enseignement, ce que firent les professeurs Alain Pécoud et Jacques Cornuz, directeurs successifs de la PMU, travail couronné par la création en 2016 de la Chaire de médecine des populations vulnérables à la Faculté de biologie et de médecine.

Une enfance en Amérique latine

Bénéficiaire et vecteur de cette académisation, Patrick Bodenmann signe avec deux

confrères de l'Université de Genève (Hans Wolff et Yves Jackson) et en collaboration avec Francis Vu de la PMU un ouvrage pionnier dans le monde francophone sur la prise en charge clinique de personnes dont le statut administratif, la situation socio-économique, psychologique et le parcours de vie en général doivent être bien connus, car l'ensemble de ces déterminants explique en grande partie la maladie et influence son traitement. Dès la formation prégraduée, précise ce médecin qui adore enseigner, les étudiantes et étudiants doivent être sensibilisés à cette problématique hier encore relativement négligée dans notre pays préservé. Il en va, ni plus ni moins selon lui, de l'éthique médicale qui enjoint

d'apporter à toutes et à tous des soins de qualité. Ailleurs, par exemple au Chili à l'époque de Salvador Allende, médecin devenu ministre puis président, la corrélation clairement établie entre la santé des personnes et leur niveau socio-économique a rendu la médecine sociale incontournable. Né en 1966, Patrick Bodenmann est un fin connaisseur du continent sud-américain, où il a passé son enfance et une partie de son adolescence. « La réalité des fortes disparités socio-économiques en Amérique latine s'est intégrée en moi », raconte-t-il.

La vulnérabilité en Suisse

En Suisse, il est confronté dès son arrivée à la PMU à une population alors venue de l'Equateur puis de l'ex-Yougoslavie. Ces patients appartiennent au groupe des « populations vulnérables » : migrants forcés, requérants d'asile, étrangers dotés de différents statuts au terme de parcours parfois très douloureux, mais aussi Suisses précarisés, socialement isolés, sans oublier les minorités sexuelles, les porteurs d'un handicap (un chapitre du livre évoque les phénomènes de surdité, la communication et la prise en charge trop souvent négligente de ces patients), les prisonniers, autrement dit toute personne qui sort du cadre dans lequel nous sommes habitués à vivre très majoritairement dans une société donnée. Notre cerveau fonctionne par catégorisation et sédimentation de l'expérience pour nous aider à gérer les situations quotidiennes et à intégrer la nouveauté. Le personnel soignant ne fait pas exception. Problème : en se reposant trop étroitement sur l'expérience et la catégorisation (donc les stéréotypes), on en vient à développer des préjugés envers les membres de groupes minoritaires pouvant conduire à les soigner moins bien. Comment surmonter le stress objectif, mais aussi subjectif, qui peut entraver le bon déroulement d'une prise en charge médicale ?

Individualiser les cas

Le livre précité donne des pistes éclairées par la minutieuse description de cas cliniques et fondées sur les plus récentes recherches en la matière. Aux Etats-Unis, la discrimination de certains groupes ethniques stigmatisés est largement documentée : de nombreuses études montrent bel et bien que les émotions

négligentes des soignants alimentent celles des patients, dans un cercle vicieux qui ajoute aux disparités socio-économiques et bio-psychologiques préexistantes une inégalité en termes de diagnostic, de décisions thérapeutiques et de qualité des soins proposés à ces patients que l'on ne prend pas la peine d'envisager dans un contexte à la fois plus large et plus singulier. Patrick Bodenmann insiste sur la nécessité d'individualiser ces cas plutôt que de les faire entrer dans une catégorie hâtive. En premier lieu, il s'agit donc de prendre du recul par rapport à son propre ressenti. Selon lui, les étudiants et les médecins assistants sont de plus en plus sensibles à ce questionnement. Une étude menée récemment auprès de ces derniers à la PMU a montré en outre que les femmes disposent de meilleures compétences psycho-sociales que leurs collègues masculins et les développent mieux...

Parler ouvertement

Malades, nous sommes tous vulnérables et devons compter sur ceux qui sont amenés à nous soigner. N'importe qui peut se retrouver aux urgences mais qu'en est-il de ceux qui vont s'y rendre d'une manière récurrente ? On parle d'usagers fréquents dès cinq fois sur une année. Cela concerne entre 4 et 5 % des

patients de la cité hospitalière lausannoise, mais ces derniers entraînent jusqu'à 15 % des consultations. Plusieurs études réalisées

sous la direction du professeur Bodenmann et financées par le FNS ont révélé des caractéristiques alarmantes chez ces usagers, parmi lesquelles on retrouve des fragilités économiques, des conditions de vie difficiles, par exemple le fait d'avoir un seul parent, une santé mentale précaire, des problèmes de dépendance et, parfois, le fait de vivre à proximité des urgences... Patrick Bodenmann estime que les médecins tendent à minimiser des situations économiques qu'ils peinent à imaginer. Il y a aussi la crainte de soulever ces questions financières, comme jadis on n'évoquait pas la cigarette ou, plus tard, l'intimité sexuelle...

Et pourtant notre interlocuteur le résume en une formule enjouée (« Aux patients, on peut tout leur demander ! ») sachant que chaque information glanée peut concourir à l'amélioration de la prise en charge et de la santé de la personne. Même la religiosité ou la spiritualité peuvent être mises à contribution

lorsqu'elles semblent soutenir le malade. Ce n'est pas toujours le cas : Patrick Bodenmann rappelle la situation de femmes voilées se plaignant de douleurs multiples réduites, à première vue, à une simple question psychosomatique ; or une réflexion plus sérieuse menée à la PMU il y a plusieurs années par le professeur Bernard Favrat a révélé chez ces femmes trop peu exposées à la lumière un manque de vitamine D et la nécessité de la leur apporter autrement.

Le but de la médecine reste, avant tout, de soulager le mal de manière efficace et rapide... ce qui exige parfois un plus long détour et un décentrement par rapport à des réflexes acquis au fil du temps. « Il faut toujours être en train de revisiter ses classiques », résume encore le professeur. Il évoque une « quête de sens et une motivation très puissante » quand il s'agit de s'occuper des plus démunis, dont le médecin est alors appelé à se faire, d'une manière collective, le défenseur (au sens de *l'advocacy*) : « On travaille en interprofessionnalité parce qu'on est interdépendants », conclut-il. Parmi les plus fragiles en ce moment dans le canton de Vaud, on trouve ainsi une centaine de mineurs non accompagnés dont la situation concerne divers interlocuteurs administratifs et médico-sociaux...

Outre des maladies physiques diverses – infectieuses mais aussi non infectieuses chroniques comme le diabète ou l'hypertension artérielle – le médecin interniste généraliste est amené à prendre en charge une partie non négligeable de la santé mentale et des dépendances. En mettant l'accent sur les besoins particuliers, l'examen approfondi et l'écoute par-delà les difficultés de compréhension et de communication orale, cette médecine au contact des plus démunis permet de développer des attitudes propices à la santé de tous les patients que nous sommes.

Vulnérabilités, Équité et Santé
RMS Éditions / Médecine et Hygiène (2018).

centre de Langues = 2018-2019

communiquer dans un contexte
multilingue et multiculturel

Allemand
Anglais
chinois mandarin
espagnol
italien
russe
suisse allemand

www.unil.ch/cdl
inscriptions semestre d'automne
jusqu'au 19 septembre 2018

Unil

UNIL | Université de Lausanne
Centre de langues

Sport à gogo

La Fédération internationale du sport universitaire (FISU) organise, le 22 septembre à Ouchy, la troisième édition de *Lausanne in Motion*, qui propose aux étudiants et au grand public de tester diverses activités sportives et éducatives. Cette année, L'éprouvette sera de la partie.

Francine Zambano

Du fitness, de la boxe, des danses, des activités éducatives. Voilà entre autres ce qui attend les participants à la troisième édition de *Lausanne in Motion*, qui se déroulera le 22 septembre à la place de la Navigation à Ouchy. Mis sur pied tous les deux ans, ce festival vise à célébrer la Journée internationale du sport universitaire proclamée par l'Unesco.

Cet événement, organisé par la FISU (Fédération internationale du sport universitaire) en collaboration avec la Fédération suisse du sport universitaire, l'UNIL et l'EPFL, s'adresse aux étudiants et au grand public. « Les instructeurs, qui animeront vingt activités sportives différentes, viennent de toute la Suisse, explique Fiona Testuz, de la FISU. « On essaie de mettre en avant les nouveaux sports peu connus comme le SYPOBA ou le deepWORK (voir encadré), dit-elle. Il y aura beaucoup de danses qui reviennent au goût du jour telles le Lindy Hop, la bachata ou des danses orientales très populaires sur les campus. » Dans un autre registre, les grands classiques, soit le mur d'escalade, le foot freestyle, le slackline ou le paddle, seront également proposés aux visiteurs.

Trois ambassadeurs

Trois athlètes de renommée internationale seront présents à la manifestation. La nageuse Noémi Girardet, étudiante en soins infirmiers à la Haute Ecole de santé de Genève, a pris part notamment aux Jeux olympiques de Rio en 2016. Zoé Cheli, étudiante en géosciences à l'UNIL, spécialiste de skicross, et Augustin Maillifer, étudiant en sciences du sport à l'UNIL, rameur réputé qui compte deux participations aux Jeux olympiques, seront également de la partie. « Ils participeront aux activités et parleront des difficultés de mener de front études universitaires et carrière sportive quasi professionnelle. C'est aussi l'un des objectifs de la FISU de les faire connaître. »

Les bureaux de la FISU se situent maintenant sur le campus, au Synathlon. L'idée est donc



Fiona Testuz, de la FISU, occupe désormais un bureau au Synathlon. F. Imhof © UNIL

de renforcer encore davantage la collaboration avec l'UNIL. Cette année, le laboratoire public L'éprouvette participera à *Lausanne in Motion*. Mathilde Ythier, médiatrice scientifique, sera présente à la manifestation avec des étudiants. « On se déplacera à Ouchy avec le bus de L'éprouvette. Nous créerons des événements autour de l'activité cardiaque en relation avec le sport », dit-elle. L'atelier s'appelle *Le tour du corps en 80 pulsations*. Il y aura des interactions avec des activités pratiques, les visiteurs pourront par exemple mesurer leur rythme cardiaque en direct. Le but est de montrer les liens entre la recherche et ses applications dans la vie de tous les jours. Il y aura

une autre activité sur la mesure de la douleur, qui n'est pas une donnée de santé aisément observable avec des outils de mesure rapides et faciles à utiliser. Il s'agit d'une sensation subjective et individuelle. Il existe toutefois des moyens pour la caractériser et l'évaluer. « L'objectif est de donner le plus de visibilité possible à L'éprouvette et de montrer que les sciences sont accessibles à tous. »

22 septembre à Ouchy, dès 11 h, gratuit, ouvert à tous, sur inscription



NOUVEAUX SPORTS

Deux sports moins connus du grand public seront proposés lors de la journée *Lausanne in Motion*:

- Le SYPOBA® Basic est un entraînement complet du corps extrêmement efficace qui allie travail physique et plaisir. Grâce aux exercices sur le SYPOBA (dispositif d'équilibrage composé d'un rouleau et d'un plateau en bois), les facteurs de stabilisation, de renforcement, de coordination et de concentration sont abordés simultanément.
- Le deepWORK® est athlétique, simple, épuisant, unique, un entraînement holistique avec cinq éléments et plein d'énergie. Il est soumis à la loi du yin et du yang et combine les contraires mentaux et physiques d'un entraînement fonctionnel.

Collaboration, mode d'emploi

Interact, plateforme qui stimule les synergies entre l'UNIL et la Ville de Lausanne, a donné naissance à sept projets passionnants qui couvrent des domaines aussi divers que l'urbanisme, la sécurité, le sport ou la culture.

Francine Zambano

Interact est issue d'une convention, signée en 2016, dans laquelle la Municipalité de Lausanne et l'UNIL s'engagent à investir chacune 20'000 francs par année pour constituer une ressource de base qui permette de développer des synergies. Cette plateforme a comme objectif de stimuler les collaborations entre les scientifiques ou les services administratifs de l'UNIL et ceux de la Ville et développer ces relations de manière raisonnée et structurée. La mise en œuvre de cet outil

a été confiée à Nadia Yersin, du Bureau des développements et des relations extérieures de la Ville, et à Marc de Perrot. « Il y a six ou sept ans, la Ville avait contacté la Direction car elle cherchait à mieux tirer parti de la présence des hautes écoles qui rayonnaient sur son territoire », explique le secrétaire général de l'UNIL.

Cette initiative avait dans un premier lieu amené à la participation conjointe de l'UNIL et de la Ville au réseau EUniverCities. « Son objectif est de partager connaissances et

expériences sur la collaboration entre villes et universités européennes, dit Nadia Yersin. Seuls des tandems formés d'une ville et de son université ou école polytechnique peuvent y participer. S'inspirant de ce qui fonctionne dans d'autres villes, notamment du nord de l'Europe, notre tandem lausannois a mis sur pied Interact. »

Cette démarche a plu à la Direction de l'UNIL, car elle correspondait bien à l'objectif Développement des liens avec la société qui figure dans le Plan stratégique. « La Direction m'a confié le déploiement de cette plateforme car il existe de longue date des interactions individuelles entre des chercheurs, des membres de l'UNIL et des gens de l'administration lausannoise, mais souvent sans que nos institutions respectives en soient conscientes ou puissent en faire état, poursuit Marc de Perrot. Nous n'avons pas la volonté de cadrer mais plutôt de développer une posture institutionnelle et de favoriser les bonnes pratiques. Un défi particulier résulte du fait que les chercheurs et les gens de la Ville s'engagent souvent dans un projet de collaboration avec des objectifs qui ne sont pas les mêmes, ce qui peut être source de frustrations. Il s'agit donc de les rendre explicites et compatibles pour que chacun y trouve son compte. »

Une première démarche avait consisté à envoyer un mail à tous les chercheurs de l'UNIL et aux chefs de service de la Ville, pour identifier les projets de collaboration existants. « Il en était ressorti l'existence de plus de cinquante projets en cours : il y avait donc bien quelque chose à développer. »

Novateur et original

Concrètement Interact a lancé un appel à projets il y a un an. Dix-sept propositions ont été envoyées et soumises à un comité de sélection, composé de personnalités de l'UNIL et de la Ville. Quels ont été les critères de validation ? « Il fallait notamment qu'un projet soit monté et porté conjointement par un ou plusieurs représentants de la Ville et de l'UNIL, qu'il présente un aspect novateur ou original, ou encore que ses résultats soient intéressants aussi bien d'un point de vue académique que

ÇA ROULE AVEC ENDURO

Aline Turrian vient d'obtenir sa maîtrise universitaire ès sciences en Sciences du mouvement et du sport. Son travail de master figure parmi les sept projets retenus par le comité de sélection de la plateforme Interact. Elle collabore sur Enduro avec Julien Mortier, médiateur sportif à la Ville de Lausanne. « Interact est pour moi une démarche intéressante qui met en lien des étudiants et des professionnels, dit-il. Cela permet de créer un pont entre l'aspect théorique universitaire et la réalité professionnelle. »

Comment avez-vous entendu parler de la plateforme Interact ?

Aline Turrian : En automne 2017, nous avons reçu un mail nous informant du lancement d'Interact. Cela représentait une opportunité à ne pas manquer pour mon projet, dont l'étude se fait principalement sur la commune de Lausanne. Et j'ai trouvé en la personne de Julien Mortier – avec qui j'ai été mise en contact par le biais de la plateforme Interact – un collaborateur enthousiaste à la conduite de ce projet.

En quoi consiste votre travail ?

Il s'agit d'une étude destinée à promouvoir le VTT sous une forme qui diffère des offres officielles pour ce sport en Suisse, mais qui est déjà largement développée à l'étranger (Ecosse, Nouvelle-Zélande, Canada...) et qui rencontre un grand succès. Cette forme porte le nom de *trail center*. Ce sont des pistes qui visent le côté ludique du VTT, elles sont modestement aménagées et optimisent les reliefs naturels du terrain. Un projet concret dans la forêt du Jorat est en cours de discussion avec la commune et le canton, et un premier plan de pistes « à l'essai » a été élaboré.

Que vous a apporté cette collaboration avec la Ville ?

Julien Mortier m'a permis, de par ses nombreux contacts, de rencontrer les bonnes personnes. Nous leur présentions les arguments pour motiver le projet provenant des recherches que j'effectuais de mon côté. J'ai appris énormément sur ce que requiert le lancement d'une telle démarche et les étapes obligatoires pour sa mise en place. Cette collaboration m'a offert l'opportunité d'entrer concrètement dans les discussions avec la commune et le canton, ce qui m'a éclairée sur les rôles de chaque service dans un projet comme celui-ci et les étapes qu'il faut respecter pour espérer son acceptation.

DES HISTOIRES SOUS-GARE

« Quand on a beaucoup d'envies et peu de moyens, bénéficier d'une plateforme comme Interact constitue une opportunité à saisir, affirme Frédéric Sardet. De plus, cela permet de mieux se connaître et donc d'identifier les compétences tant au sein de l'administration lausannoise qu'à l'Université. » Le chef du Service Bibliothèques & Archives de la Ville travaille sur Lausanne Storytellers avec Nelly Valsangiacomo, professeure d'histoire à l'UNIL. « Quand il m'a parlé d'une possibilité de développer un projet d'histoire orale dans le quartier sous-gare, où j'habite d'ailleurs, j'ai tout de suite dit oui », dit-elle. Le concept consiste à explorer le sens du mot « quartier » à travers une vingtaine d'entretiens, des vidéos-interviews qui vont bientôt démarrer. Le résultat sera disponible sur le web et une manifestation publique pour le présenter sera organisée en 2019.

C'est Carole Villiger, une ancienne doctorante de Nelly Valsangiacomo, qui va mener ces entretiens. Elle habite aussi sous-gare et possède une grande expérience des interviews historiques. « C'est un petit projet mené par une professionnelle qui a développé un canevas de questions, explique Nelly Valsangiacomo. Ce sont plutôt des récits de vie, on essaie de donner des pistes pour avoir des réponses par rapport à certains sujets : identité du quartier, pratiques, habitudes. » Les interviews seront menées chez les gens, dans une ambiance familiale ou dans un lieu public. Jeunes et aînés seront interrogés. Les plus âgés pourront par exemple expliquer comment le quartier a évolué. « Je pense que ces dynamiques s'inscrivent dans cette ère du temps qui est celle de la mémoire et de la patrimonialisation. Ces deux aspects reviennent à la mode, donc les historiens sont de plus en plus sollicités par la cité », dit la chercheuse. Le projet devrait par la suite se développer dans les autres quartiers de la ville. « Nous partageons avec l'UNIL des intérêts communs et des exigences méthodologiques. Il est nécessaire de pouvoir construire un projet en s'appuyant sur les compétences théoriques et pratiques de chercheurs de haut niveau. Nous apprenons surtout les uns des autres par la confrontation des idées », conclut Frédéric Sardet.

pratique », explique Nadia Yersin. Sept projets ont été sélectionnés. Ils sont en cours de réalisation et s'achèveront à la fin de l'année 2018. Ils couvrent des domaines très variés tels que l'urbanisme, la sécurité, le sport ou encore la culture (voir encadrés). Selon Nadia Yersin, ils sont tous extrêmement pointus et portés par des personnes très engagées.

Créer un savoir-faire

« Les porteurs des projets sélectionnés ont participé à trois ateliers organisés en 2018, afin de collecter leurs retours d'expérience », lance Marc de Perrot. Le rôle d'Interact n'est pas d'évaluer la qualité scientifique des résultats, mais d'identifier les conditions qui font qu'une collaboration se déroule à satisfaction de toutes ses parties prenantes de manière à pouvoir rendre cette expérience applicable à de futures collaborations. « Nous nous intéressons donc à la manière dont les partenaires académiques et non académiques travaillent ensemble, pour élaborer avec eux des outils méthodologiques nécessaires à monter des collaborations qui produiront des résultats répondant aux besoins respectifs des uns et des autres. »

Ces travaux permettront de réaliser un mode d'emploi pratique du bon fonctionnement d'une collaboration entre représentants de la Ville et de l'UNIL. La plateforme est par exemple en train d'élaborer une liste de tous les points conceptuels et organisationnels que les promoteurs d'une collaboration devraient prendre en considération au lancement de leur projet. La suite ? Un deuxième appel à projets pour 2019 a été lancé ce mois de juin, dans le but d'élargir l'expérience et d'appliquer les premières leçons de l'appel 2018. « À terme, la démarche Interact devrait bénéficier également aux collaborations avec d'autres entités publiques, rattachées au canton ou à d'autres communes », conclut Marc de Perrot.

Appel à projets 2019 et liste des projets 2018 sur www.unil.ch/connect

 Réseau EUniverCities:
eunivercitiesnetwork.com



La Direction a confié à Marc de Perrot le développement de la plateforme Interact. F.Imhof © UNIL

Les tests de potentiel intellectuel : miroir de notre société

Depuis cinq ans, les demandes d'évaluation du potentiel intellectuel sont en nette augmentation auprès de la Consultation de l'enfant et de l'adolescent de l'UNIL. De nombreux parents soupçonnent leur tête blonde d'avoir une intelligence hors norme. A tort dans 70% des cas.

Delphine Neyaga

« Il y a dix ans, nous recevions beaucoup de demandes liées à l'hyperactivité, elles n'ont pas disparu mais aujourd'hui « la mode » est au haut potentiel intellectuel », résume Pascal Roman, professeur de psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse et responsable de la Consultation de l'enfant et de l'adolescent de l'UNIL.

Le spécialiste et son équipe constatent une explosion des requêtes en lien avec un questionnement sur un haut potentiel intellectuel (HPI). « Elles peuvent représenter jusqu'à 70% des demandes de consultation et ont à peu près doublé depuis cinq ans. »

« Très souvent, la sollicitation provient de parents qui s'interrogent sur « la différence » de leur enfant, ses problèmes à l'école ou ses difficultés dans ses rapports avec les autres. Et les résultats sont clairs : dans notre consultation, le HPI n'est validé que dans 30% des cas environ, lâche Pascal Roman. Concrètement, cela signifie que l'enfant a un quotient intellectuel (QI) supérieur à 130 sur l'échelle de Wechsler et qu'il présente une homogénéité des compétences. A titre de comparaison, le QI de 50% des enfants se situe entre 90 et 110, et ils sont 2,2% au-dessus de 130. »

Socialement valorisant

Dans sept cas sur dix, les parents ou l'enseignant ont donc soupçonné à tort une surdouance. Mais comment expliquer qu'ils soient si nombreux à y avoir songé ? Outre la médiatisation de la thématique, le professeur de psychologie y voit une autre explication. « Dans un certain nombre de cas, cette demande masque d'autres difficultés qui sont socialement et narcissiquement moins valorisantes, comme des troubles du comportement, des troubles des apprentissages ou une dépression. »

Car pour beaucoup ceux que l'on surnomme les « petits zèbres » rencontrent souvent

certains obstacles. « On leur attribue trois traits de personnalité : une émotivité particulière, des difficultés relationnelles et des difficultés scolaires. Mais ces croyances populaires ne sont pas confirmées par la littérature, explique Pascal Roman. Avec les parents, nous devons faire un vrai travail de déconstruction à ce niveau-là. »

Reste que le psychologue ne nie pas que certains enfants présentant un HPI souffrent de ces problèmes, tout comme d'autres bambins, ni que certaines caractéristiques se retrouvent chez ces personnes. « Elles se distinguent souvent au niveau du fonctionnement de la pensée, du raisonnement et des compétences verbales en s'exprimant très bien. »

Société de la réussite

De l'avis du spécialiste, un autre facteur de poids explique cet intérêt marqué pour ces évaluations : notre société de la réussite « où il faut que l'on soit le plus performant possible. »

Cela l'amène à s'interroger sur ces élèves HPI qui quittent leurs camarades et se retrouvent entre eux dans ces « classes du mercredi », à raison de quelques heures par semaine (*voir encadré*). « Cela m'interpelle. A l'heure où l'on prône l'école inclusive, on a paradoxalement du mal à accepter la différence. On en arrive à créer des lieux où le HPI serait la norme, alors que le HPI est par définition

hors norme, en introduisant une nouvelle forme d'exclusion. »

Reste que pour le professionnel le constat est sans appel : le milieu familial joue un rôle capital dans la problématique. « En fait, l'évaluation HPI renvoie très souvent à l'idéal de performance des parents pour leur enfant. Les étudiants qui effectuent les bilans se demandent ainsi comment certains vont réagir quand ils vont apprendre que le potentiel intellectuel de leur tête blonde est dans la norme. Parfois, nous sommes amenés à leur dire qu'ils ont des attentes trop fortes », détaille le professeur. Certains devront accepter que leur bambin est « normal » et qu'il n'y a rien à entreprendre ou que les problèmes qu'il rencontre nécessitent qu'il soit orienté vers d'autres spécialistes. Logopédiste, psychothérapeute, neuropsychologue, par exemple.

Quant aux jeunes qui apprennent qu'ils ont une surdouance, ils peuvent réagir très différemment. Là aussi, l'importance qu'accordent les parents à cette information joue un rôle clé.

« Certains enfants vont investir cette information comme une béquille. Ce résultat peut soutenir une identité fragile, sans que cela ne leur rende nécessairement service. Ils vont par exemple justifier ainsi leur exclusion. D'autres sont plutôt détachés et retournent à leur vie. »

Mais le spécialiste y voit aussi du bon. « Cette information peut permettre à un enfant de

CLASSES DU MERCREDI

Pour Raphaël Gerber, chef du Service de psychologie scolaire de la Ville de Lausanne, « les élèves qui se rendent dans ces classes du mercredi sont généralement en souffrance et présentent des difficultés d'apprentissage. Ces structures, qui ne se tiennent pas nécessairement le mercredi, leur permettent de se retrouver quelques heures par semaine entre pairs avec des enseignants spécialisés. » Mais d'insister : si l'enfant fonctionne bien en classe et qu'il est épanoui, il n'y a pas lieu qu'il en bénéficie. D'ailleurs certaines familles ne veulent pas en entendre parler. « Et tant mieux », glisse-t-il. Au niveau primaire, la première classe de ce type à Lausanne a ouvert ses portes en 2001. Depuis 2007-2008, elles sont au nombre de cinq et une quarantaine d'élèves en bénéficient chaque année.



«Le haut potentiel intellectuel n'est validé que dans 30% des cas environ», explique Pascal Roman, professeur de psychologie clinique. F. Imhof © UNIL

soutenir une position réflexive et de mieux comprendre ses zones d'efficacité optimale.» Il peut ainsi développer et soutenir des stratégies d'apprentissage qui tiennent compte de ses facilités.

Un business

Aux parents inquiets, exigeants ou curieux de connaître le QI de leur progéniture, Pascal Roman adresse une mise en garde contre le business des tests, particulièrement sur Internet. «La fabrication d'un test et toute évaluation reposent sur des critères précis comme les conditions de passation. Il faut par exemple respecter une certaine durée accordée pour répondre aux questions. Par ailleurs, ces tests nécessitent des conditions d'analyse qui requièrent des compétences spécifiques.» Reste que le business ne s'est pas uniquement développé sur la Toile. «Nous voyons passer des bilans réalisés par des confrères que nous pouvons juger très complaisants», glisse-t-il sans s'épancher.

Au final, le psychologue rappelle que le HPI n'est pas un diagnostic mais une évaluation et que le quotient intellectuel n'est qu'une indication qu'il faut prendre avec des pincettes. «Nous appréhendons l'enfant de manière plus large en tenant compte des aspects socio-affectif et relationnel. Nous le considérons comme un tout que l'on ne peut découper.»

MODE D'EMPLOI D'UN BILAN

À la Consultation de l'enfant et de l'adolescent de l'UNIL, le bilan pour une évaluation de potentiel intellectuel dure cinq à six séances et coûte 250 francs, soit environ six fois moins que chez un praticien privé. Dans les grandes lignes, l'évaluation comprend deux entretiens avec les parents ainsi que l'enfant, puis trois à quatre séances uniquement avec le sujet.

Ce dernier pourra y réaliser des dessins et passera un test d'efficacité intellectuelle et au moins un test de personnalité. En dernier lieu, une séance de synthèse avec les parents clôt le bilan, puis la famille reçoit un rapport écrit qui lui indique l'intervalle du QI dans lequel se trouve l'enfant.

UN SERVICE DE L'UNIL UNIQUE

Rattaché à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'UNIL mais situé au cœur de Lausanne, le Service de consultations psychologiques a été créé il y a quarante ans. Il propose des prestations de conseil et orientation ainsi qu'une consultation de l'enfant et de l'adolescent qui accueille des demandes variées concernant le développement de l'enfant et de l'adolescent ainsi que les difficultés qui peuvent y être liées.

Seize étudiants par an en deuxième et troisième semestre de master y collaborent sous la supervision de psychologues expérimentés. Ils assurent eux-mêmes les consultations, entre trente et trente-cinq par an, en binôme mais sont supervisés en direct depuis une pièce annexe où la séance est filmée. Les superviseurs, au nombre de quatre, peuvent intervenir à tout moment. Les vidéos permettent également aux étudiants de revoir leur prestation et de l'évaluer en présence de leurs superviseurs. A la tête de l'équipe, Pascal Roman évoque «un dispositif unique en Europe francophone».

La recherche prend de l'altitude

Doctorant à l'UNIL, Mathias Aebi étudie les effets du manque d'oxygène et des basses pressions sur l'organisme. Une collaboration fructueuse avec les Forces aériennes suisses lui permet de mener sa recherche, aussi bien appliquée que fondamentale.

David Spring Texte
Fabrice Ducrest Photos

«**D**rei, zwei, eins, los!» Au signal, bardé d'appareils de mesure, Tim Merriam commence à pédaler sur un vélo d'appartement. Etudiant

nécessaire par la phase de tests à venir. À l'exception de Tim Merriam, chacun s'équipe d'un casque gris doté d'un masque à oxygène et d'un micro. Les pompes démarrent: un grand coup de frais, un nuage de condensation. Les oreilles craquent et s'habituent au changement de pression. En moins d'une minute, soit trois

de câbles. Les expériences sont minutées de manière précise.

Dans le cadre de sa thèse, Mathias Aebi s'intéresse aux réponses physiologiques de l'hypoxie (quand l'organisme est sous-oxygéné) et de l'hypobarie. Lors de sa journée au FAI, Tim Merriam traverse ainsi trois « conditions » d'environ une heure chacune, entrecoupées de pauses.

Dans la première, la plus rude, l'hypoxie est induite par la baisse de la pression barométrique. Même si l'air dans le caisson contient 20,9% d'oxygène, soit la proportion normale de l'atmosphère terrestre, la plus faible pression diminue le transfert du gaz vital dans le sang. Dans la deuxième condition, muni d'un masque, Tim Merriam respire un mélange gazeux qui ne contient que 11% d'oxygène. Par contre, la pression reste normale (« normobarie »). Enfin, à nouveau expédié à 5000 mètres, l'étudiant en médecine est alimenté avec de l'air très chargé en O₂, pour contrebalancer l'hypoxie. Bravement, il répète sa série d'exercices et de moments de repos, pendant lesquels il somnole parfois.

Afin de nourrir sa recherche en données, Mathias Aebi mène des tests identiques sur vingt « sujets ». Il n'a aucun mal à trouver des volontaires, dont la majorité sont de jeunes pilotes non professionnels. « Ils sont très intéressés à expérimenter l'hypoxie, afin d'en reconnaître les symptômes si cela devait leur arriver en vol », note le chercheur. Les effets varient d'une personne à l'autre. Certains s'endorment, d'autres deviennent euphoriques.

Formation des pilotes

« Malgré la pressurisation, l'hypoxie demeure un sujet important dans le domaine de l'aviation. C'est d'autant plus vrai pour les militaires, dont le corps est soumis à de fortes accélérations », relève Andres Kunz. Ainsi, le FAI forme tous les professionnels de l'armée appelés à prendre l'air, comme les éclaireurs-parachutistes ou les pilotes. Leurs collègues civils de Swiss reçoivent également une instruction. Les installations de Dübendorf permettent de pousser les organismes



En basse pression et sans apport d'oxygène, Tim Merriam (à g.) se repose dans l'obscurité pour ne pas troubler les mesures prises par l'électroencéphalogramme. Mathias Aebi, au fond, surveille l'expérience.

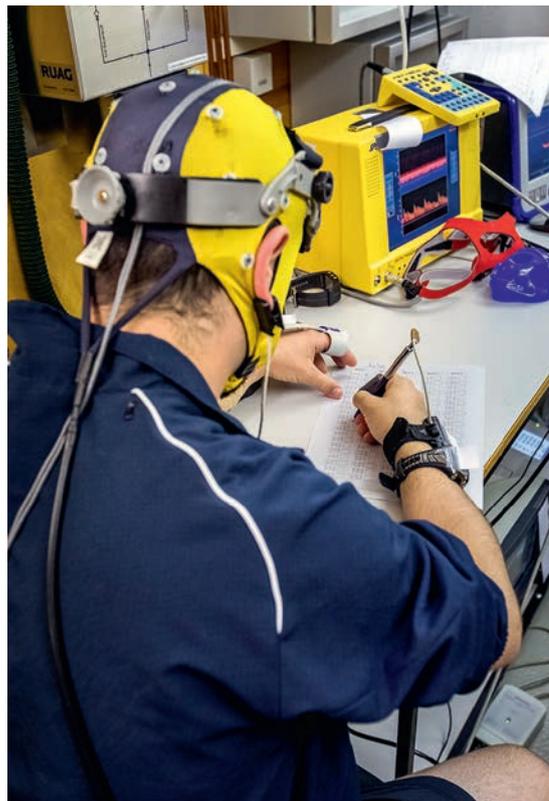
en médecine de dernière année à l'Université de Zurich, ce pilote civil est observé par Mathias Aebi, doctorant à l'Institut des sciences du sport (ISSUL) de l'UNIL. Cette scène se déroule dans une petite pièce encombrée dotée de portes métalliques, dont les murs épais sont percés de hublots.

Nous sommes dans les sous-sols de l'Institut de médecine aéronautique (FAI), à Dübendorf (ZH). Cette entité, qui dépend des Forces aériennes suisses, abrite le seul caisson hypobare du pays. En réduisant la quantité d'air dans ce dernier, des pompes vrombissantes y font baisser la pression barométrique, ce qui simule les conditions qui règnent en altitude.

En uniforme, Andres Kunz entre dans le caisson. Directeur du FAI, ce colonel jovial est également médecin. Sa présence est rendue

fois plus vite qu'un avion de ligne, nous nous retrouvons comme à 5000 mètres d'altitude. Sous l'œil attentif de Mathias Aebi, pendant l'heure suivante, Tim Merriam effectue une série d'exercices. Dans l'air raréfié, il effectue six minutes de vélo à basse intensité en portant un masque qui mesure les échanges gazeux, ainsi que six minutes d'un test cognitif basé sur des calculs arithmétiques. Ces deux séquences sont entrecoupées de moments de calme, dans le noir, afin de récolter sans perturbation les données fournies par l'électroencéphalogramme posé sur sa tête.

De nombreuses autres informations, comme la vitesse du sang dans l'artère moyenne cérébrale, la pression artérielle, la fréquence cardiaque ou la saturation en oxygène mesurée au doigt, par exemple, filent vers un ordinateur portable au travers d'un grand nombre



(En haut à g.) Chercheur à l'UNIL, Mathias Aebi récolte de nombreuses données physiologiques sur son sujet. Ici, une prise de sang.

(En haut à dr.) Le seul caisson hypobare de Suisse, dans les sous-sols de l'Institut de médecine aéronautique (Dübendorf).

(À g.) Mathias Aebi donne des instructions à Tim Merriam, pilote dans le civil. Bardé d'instruments, ce dernier va effectuer 6 minutes de vélo à basse intensité.

(À dr.) Plusieurs fois lors de la journée, Tim Merriam va faire un test cognitif basé sur des calculs arithmétiques.

près de l'évanouissement et de simuler des décompressions explosives.

Le FAI a déjà mené des travaux sur l'hypoxie, notamment en s'intéressant à l'influence positive du CO₂ sur la tolérance au manque d'oxygène. « Nous possédons beaucoup d'expérience pratique, en particulier lorsqu'il s'agit de s'approcher des limites physiologiques, explique le médecin. Mais notre lien avec l'UNIL permet d'aller plus loin et apporte de nouvelles connaissances. » Mélange de recherches appliquée et fondamentale, la collaboration entre les institutions fonctionne très bien : Mathias Aebi a été engagé par l'institut pour sa thèse, sous

la direction de Grégoire Millet, professeur de physiologie de l'exercice à l'ISSUL. Ce dernier signale que les travaux préliminaires de son doctorant lui ont permis de remporter le deuxième prix d'un congrès international de physiologie de l'aviation à Dallas, en mai dernier. Dix-septième « sujet » au programme, Tim Merriam considère sa journée comme une « bonne expérience », malgré sa fatigue. Pour Mathias Aebi, la récolte de données, « une quantité d'informations gigantesque », touche à sa fin. Ce grand sportif, triathlète à ses heures, va maintenant s'attaquer à leur traitement. Une tâche qui va sûrement lui demander un supplément d'oxygène.

Merci au personnel de la base aérienne de Dübendorf pour la mise à disposition du Pilatus PC-7 de la couverture.

Découvrez la recherche de Mathias Aebi en vidéo sur

 [youtube.com/uniltv](https://www.youtube.com/uniltv)
 > L'actu en vidéo

L'éléphant et la souris

Rencontre avec Klaus Welle, secrétaire général du Parlement européen. Il était l'invité de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, sur le campus de l'UNIL.

Nadine Richon

Né en 1964, l'économiste allemand Klaus Welle est depuis le 15 mars 2009 secrétaire général du Parlement européen. Ce politicien de centre-droit milite pour développer une « identité européenne » qui, s'ajoutant à l'identité nationale, permettrait selon lui « une meilleure acceptation de la solidarité » au sein de l'UE. Il ne faut pas (encore) lui parler de 27 États car il corrige aussitôt : jusqu'au 29 mars 2019 à minuit, heure de Bruxelles, le Royaume-Uni est un État membre. Lors de sa conférence du 22 juin 2018 à la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, il a évoqué des malentendus comme celui qui a divisé, notamment, la France et le Royaume-Uni. « Je voulais que vous me donniez une souris et vous me proposez régulièrement un éléphant » serait donc la plainte des Anglais refusant l'union politique, alors que la France s'agacerait au contraire de n'avoir qu'une souris alors qu'elle attend l'éléphant...

Quel est le rôle du Parlement européen (PE)?

Klaus Welle: Il s'agit d'un parlement continental qui joue un rôle primordial en décidant la législation européenne à égalité avec le Conseil de l'UE (Conseil des ministres). Ce dernier représente les Gouvernements des États membres alors que le Parlement en représente les citoyens. Les lois passent seulement quand elles ont obtenu une majorité dans ces deux chambres. Le PE influence le chemin emprunté par le Brexit et aura le vote décisif. Michel Barnier, négociateur en chef de l'UE auprès du Gouvernement britannique, prend soin de ne pas s'éloigner de la ligne du Parlement. Ce dernier est un législateur important qui passe le budget, qui participe à la désignation du président et des membres de la Commission européenne après des auditions très poussées, et qui a le dernier mot sur les accords internationaux, par exemple sur le commerce.

Comment augmenter l'intérêt pour les prochaines élections du PE en 2019?

D'abord je dois préciser qu'en 2014, 43 % des 500 millions d'Européens ont participé à ces élections, ce qui n'est pas rien. Il s'agit

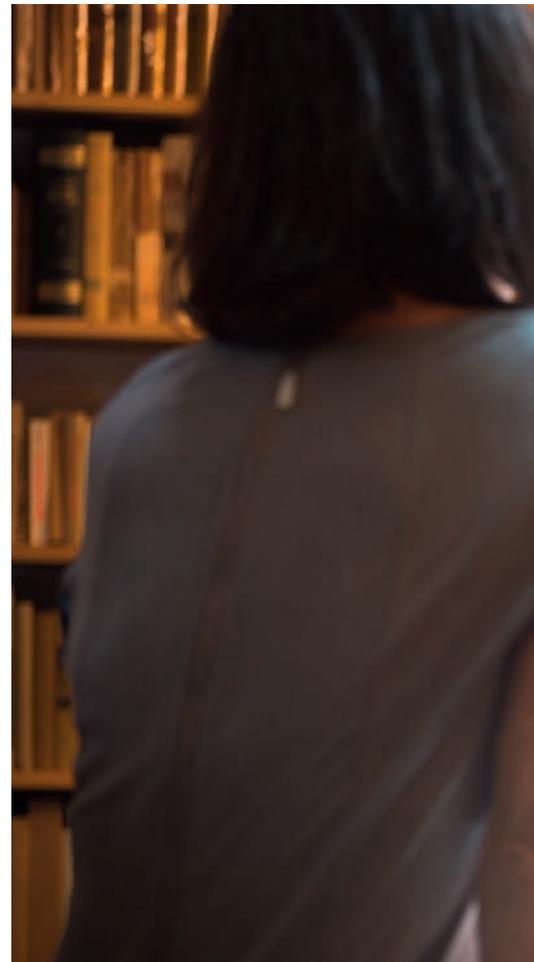
bien de l'une des plus grandes élections du monde. Certains pays ayant adhéré plus récemment participent moins que d'autres. Avec la nouveauté des *Spitzenkandidaten*, nous avons augmenté l'intérêt des citoyens en leur permettant de voter non seulement sur la composition du Parlement mais encore de participer à la désignation du président de la Commission européenne parmi les noms mis en tête de liste par les partis. Nous croyons que la réponse à la question de l'intérêt pour ces élections passe par une combinaison entre une meilleure connaissance de l'importance du PE et le vrai choix qui est donné depuis 2014 sur la direction de l'Exécutif européen.

Faut-il envisager un nouveau Pacte européen qui rallume la flamme?

Il y a encore beaucoup de potentialités inexploitées dans le Traité de Lisbonne entré en vigueur en 2009. Par exemple, récemment, les États membres ont commencé à coopérer plus étroitement en matière de défense et de sécurité. Sans aller jusqu'à un nouveau traité, il ne faut pas exclure la nécessité de procéder à des changements ciblés. Si on analyse correctement les sondages réguliers, tous les six mois, on constate que les institutions européennes sont plus populaires que les instances nationales. Ensuite, on voit que le Parlement est de loin la plus populaire des instances européennes. Ces douze derniers mois, la confiance envers le PE a grimpé partout sauf en Italie. Depuis 1997, la croissance dans ce pays est plus limitée qu'en Grèce, dont on connaît hélas le sort ces derniers dix ans. Depuis vingt ans, donc, l'Italie ne s'est plus développée économiquement. Avec sa situation très exposée actuellement dans la crise migratoire, c'est un cocktail qui ne rend pas les gens heureux.

Mais que fait l'UE pour favoriser la croissance en Italie?

Je dirais l'inverse. Le fait que tous les autres pays se sont mieux développés montre que l'UE offre toutes les possibilités, dont se sont saisis l'Irlande, l'Espagne et le Portugal, qui ont très bien manœuvré la crise, mais avec des réformes un peu douloureuses. L'Italie a échappé à cette situation à ce moment-là... et



maintenant les autres sont bel et bien bénéficiaires d'une économie réformée qui produit de la croissance. Ces vingt dernières années sont marquées par la stagnation en Italie, mais pas en Europe.

Qu'en est-il de la zone euro? Peut-on l'imaginer sur une base volontaire?

On n'y entre pas un jour pour en sortir le lendemain. Même les Grecs n'ont jamais dit vouloir majoritairement sortir de l'euro, car ils connaissent l'alternative qui serait beaucoup plus douloureuse pour eux. Les derniers chiffres que j'ai vus pour l'Italie montrent que 72 % des Italiens veulent garder l'euro. L'appartenance à l'euro donne toutes les pos-



Klaus Welle invité à l'UNIL par la Fondation Jean Monnet pour l'Europe. Il entretient la victoire du centre libéral autour de Macron aux élections européennes de 2019. F. Imhof © UNIL

sibilités si on l'accompagne par des réformes sur le plan national, parce que la politique économique et financière n'est pas faite au niveau européen. Chacun doit remplir ses devoirs s'il veut avoir tous les résultats positifs d'une appartenance à l'euro. Quand on est dans une monnaie unique, on doit veiller particulièrement à ne pas perdre sa compétitivité.

Les universités peuvent-elles renforcer l'élan européen ?

Je viens justement de passer beaucoup de temps avec des étudiants dans les universités et je suis absolument convaincu que les jeunes défendront l'UE de tout leur poids. Ils n'accepteront plus d'être remis dans une

situation juste nationale où ils ne pourront pas voyager ni changer d'université aussi facilement, où ils perdront bien des avantages qui leur sont naturels aujourd'hui. Plus les gens étaient âgés et plus ils ont été favorables au Brexit. Si on prend la tranche d'âge jusqu'à 24 ans, on voit qu'elle a voté pour le maintien à 70%. Ce qui veut dire que l'ancienne génération a poussé les jeunes en dehors de l'UE contre leur volonté.

Mais que faire pour que des États-nations ne se sentent plus menacés par l'UE ?

L'UE est basée sur les États-nations : c'est une union des peuples et des États, qui sont ses deux sources de légitimité. Les États-

nations ont besoin d'un niveau supérieur pour compenser leur faiblesse, par exemple ils ont besoin d'un grand marché commun, d'un espace où l'on peut voyager, d'une coopération étroite pour l'environnement et pour être un partenaire accepté de la Chine, des États-Unis, de la Russie. L'UE est le complément nécessaire et positif pour l'État-nation et il n'y a aucune contradiction entre les deux. L'UE est un système ouvert qui doit répondre aujourd'hui à la question clé de savoir si un tel système peut protéger ses citoyens mieux que sous la forme dépassée de la fermeture. Cela nécessite un transfert de compétences en train de se faire pour accroître maintenant la coopération dans la défense, la sécurité et sur la question de l'euro. Ce type d'agenda, poussé par les citoyens eux-mêmes, doit être relayé par les chefs d'Etat et de Gouvernement et par le Parlement européen.

En ce moment, le nationalisme est donc une dérive de certains États-nations ?

L'élection américaine a montré que ce phénomène n'est pas limité à l'UE. Nous sommes importateurs d'insécurité avec le Brexit au nord, l'instabilité du monde islamique au sud, la forte résistance russe à l'élargissement vers l'est des institutions européennes et, du côté ouest, heureusement qu'il y a beaucoup d'eau ! Sans oublier les dettes qui restent depuis la crise financière. La globalisation et la digitalisation créent aussi de l'insécurité. Dans ce contexte, des partis prétendent offrir des solutions protectrices plus nationales. L'UE apporte des réponses, la politique régionale, la politique de cohésion, de l'agriculture, il y a une politique d'investissement, un programme contre le chômage des jeunes. La protection ne doit pas concerner seulement les frontières mais la protection sociale aussi. Plutôt qu'une réflexion juridique soutenant un nouveau traité, il faut du courage politique pour exploiter les possibilités que nous avons déjà. Il faut compléter l'union législative avec une union exécutive, et la tradition du Parlement est précisément de pousser les États membres à prendre des décisions collectives.

planète
santé
LIVE

4 - 7 OCTOBRE 2018

PALEXPO
GENÈVE

TESTEZ TOUTES LES FACETTES DE VOTRE SANTÉ

LE SALON SUISSE DE LA SANTÉ

EXPÉRIENCES INTERACTIVES ET INSOLITES

PLUS DE 100 CONFÉRENCES ET DÉBATS

ANIMATIONS ENFANTS

3^e
ÉDITION

VOTRE SANTÉ
TELLE QUE
VOUS NE L'AVEZ
JAMAIS VUE!

PLANETESANTE.CH/SALON

UN ÉVÈNEMENT GRAND PUBLIC

Le don et la transplantation en jeux

Et si vous vous mettiez dans la peau d'un donneur ou d'un receveur d'organes? Le Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) et l'Université de Lausanne (UNIL) vous invitent à explorer les différents aspects de ces enjeux de façon interactive et ludique. Testez les idées reçues grâce à une application inspirée du jeu «Qui est-ce?», évaluez vos talents de Dr Maboule en partant à la recherche des organes qu'il est possible de prélever, vérifiez la compatibilité entre donneurs et receveurs et plongez-vous dans la vie d'un laboratoire! Une foule d'animations et d'événements vous seront proposés sur le stand, en présence de professionnel-le-s du domaine.

Au cœur des Centres universitaires romands

Trait d'union entre les stands CHUV-UNIL et HUG-UNIGE, l'association Vaud-Genève vous propose une incursion dans cinq Centres universitaires romands. L'occasion, notamment, de découvrir les différents métiers, expertises et nouvelles technologies en médecine légale.

DATES

Du jeudi 4 au dimanche 7 octobre 2018

TARIFS

Gratuit jusqu'à 25 ans révolus

CHF 12.- Adultes

CHF 6.- AVS / AI / Chômage / Etudiants

Pass pour les 4 jours :

CHF 25.- Adultes

CHF 18.- AVS / AI / Chômage / Etudiants

LIEU

Palexpo Genève

Route François-Peyrot 30

1218 Grand-Saconnex

BON

POUR UNE ENTRÉE
AU SALON PLANÈTE
SANTÉ LIVE

À PRÉSENTER À L'ENTRÉE DU SALON

Nom et prénom

E-mail

Adresse

Code postal et ville

DATES

Du 4 au 7 octobre 2018

HORAIRES

Jeu/Ven/Samedi: 10h-19h

Dimanche: 10h-18h

LIEU

Palexpo

Route François-Peyrot 30, 1218 Grand-Saconnex, Genève

Infos : www.planetesante.ch/salon



CODE D'ENTRÉE

David Baud a consacré sa leçon inaugurale à sa spécialité: la chirurgie in utero. Un art aussi délicat qu'indispensable quand il s'agit d'opérer bien avant même la naissance.

Allô maman bobo!

David Trotta

Il arrive qu'une grossesse ne se déroule pas tout à fait comme prévu et qu'une intervention chirurgicale soit nécessaire. On sait en revanche moins que celle-ci est parfois pratiquée in utero, même très tôt dans le développement du fœtus. Et sans garantie de succès selon les pathologies à traiter. Une thématique abordée par David Baud, professeur à la Faculté de biologie et de médecine, lors de sa leçon inaugurale.

Précision toute horlogère

Comme son nom le suggère, une chirurgie in utero consiste à pratiquer une intervention directement à travers le ventre de la femme enceinte et sans que le fœtus ne soit sorti de l'utérus. Cette manière de faire a pu se développer grâce aux progrès technologiques. En premier lieu l'amélioration de l'image lors d'échographies. « Dans les années 70 ou 80, on voyait à peine la tête du bébé. Maintenant nous pouvons voir de nombreux détails très tôt dans la grossesse. Des choses de la taille d'un cheveu au premier trimestre, comme ce qui deviendra l'aorte par exemple. L'échographie a permis de poser des diagnostics beaucoup plus rapidement », explique le spécialiste. Émerge alors l'idée d'intervenir comme cela se fait après la naissance. Mais avant.

Parmi les premiers traitements in utero, pas encore chirurgicaux, figurent les transfusions sanguines. En cas de forte anémie d'un bébé par exemple. « Il était question d'atteindre des vaisseaux de l'ordre du millimètre, à travers la peau de la maman, l'utérus, le liquide, etc. » Arrivent ensuite des poses de drains, pour les poumons ou la vessie par exemple.

Étape cruciale enfin: l'intervention de la fibre laser et l'exemple du syndrome transfuseur-transfusé. « Les faux jumeaux se développent grâce à deux placentas distincts. Les vrais jumeaux peuvent ne partager qu'un seul placenta. En somme, il n'y a qu'une seule cuisine. Il arrive qu'un des bébés donne toute sa nourriture et tout son liquide à l'autre. L'un ne s'alimente donc plus alors que l'autre devient énorme. Si nous n'intervenons pas, les deux bébés décèdent dans plus de 90 % des cas. »



David Baud est l'un des deux grands spécialistes, en Suisse, dans le domaine de la chirurgie in utero. F. Imhof © UNIL

Le travail des médecins consiste alors à recréer deux placentas en cautérisant, via une petite canule et une fibre laser, les vaisseaux passant d'un bébé à l'autre.

Pas de garantie

Si ces interventions, les plus courantes qui se présentent, demandent un savoir-faire de pointe, elles ne garantissent pourtant pas la survie des fœtus. « Nous précisons toujours aux parents que le 100% de succès n'existe pas. Nous réussissons à avoir deux enfants vivants dans 65 % des cas, au moins un enfant vivant dans 80 % des situations. Mais parfois le traitement arrive trop tard. Il arrive aussi que l'accès au placenta soit impossible. » Se pose aussi la question du handicap chez les survivants. « Des séquelles majeures surviennent dans 5 à 10 % des cas. Parce que le traitement induit beaucoup plus d'accouchements prématurés. »

Grâce à la maîtrise de cette technique, le médecin et son homologue bernois, le professeur Luigi Raio, qui interviennent le plus souvent ensemble, se sont notamment illustrés en 2016 en appliquant le même principe à une tumeur du poumon chez un fœtus. « L'opération s'avèrait très difficile, parce que nous intervenions

à seulement 2 millimètres de l'aorte. L'idée consistait à griller le vaisseau qui nourrissait la tumeur afin qu'elle sèche. » Permettant ainsi au bébé de survivre.

COURIR POUR LA VIE

La plupart des financements obtenus par le professeur David Baud et ses équipes provient aussi bien de fonds publics que privés. « Mais nos recherches coûtent très cher et nous recevons peu par rapport à d'autres disciplines. Je me suis alors demandé ce que je pouvais faire pour lever des fonds. Comme je ne sais pas chanter, je ne peux pas sortir un disque. Par contre je sais courir très longtemps. » Une plateforme web a alors été lancée. Le principe: pour chaque franc récolté, un pas de plus autour du Léman. « Le but étant de réussir à récolter assez pour effectuer le tour du lac en entier. Soit 180 kilomètres. » David Baud se lancera ainsi à l'assaut du lac en effectuant le nombre de pas correspondant à la somme récoltée, le 13 octobre 2018. onestepforlife.com.

COUP DE CŒUR



de Nadine Richon

PRAGUE,
21 AOÛT 1968

Prague comme si on y était. Une iconographie réaliste, des personnages enfants puis adolescents mais rien d'infantile dans cette histoire qui nous plonge derrière le « Rideau de fer ». Vittorio Giardino signe les dessins et le scénario de cette élégante BD portant en titre le nom du héros, *Jonas Fink*.

Le premier tome comprend deux périodes, « L'Enfance » et « L'Apprentissage ». Le second (qui vient de paraître également chez Casterman) retrouve les personnages adultes à la veille de l'invasion soviétique du 21 août 1968. Même si la réalité est connue, le récit bien orchestré reproduit l'événement de la nuit heure par heure à partir d'un communiqué haché, comme lorsqu'on écoute la radio en chaisant autre chose: « Des troupes russes, polonaises et hongroises ont franchi nos frontières sans que le président de la République ni le secrétaire... » Puis, dans une autre case: « Le comité central du Parti communiste tchécoslovaque invite tous les citoyens à garder leur calme et à ne pas opposer de résistance aux troupes étrangères... »



Joliment ancré dans l'histoire d'une famille juive autour d'un trio père-mère-fils, ce roman dessiné évoque la banalité quotidienne qui fait écho derrière le Mur à la nôtre, mais sur fond de menace, d'emprisonnement, voire d'élimination pure et simple. À l'attente du père

psychiatre enfermé pour une raison que nous découvrons tardivement, et dont l'antisémitisme est un élément, s'ajoute pour son fils Jonas, amoureux d'une adolescente russe, l'angoisse d'une passion contrecarrée comme on peut l'imaginer... Sans dévoiler l'histoire intime en marge de la vie réglée par le travail, le bistrot et les turpitudes du parti qui n'a jamais tort, disons qu'elle se déploie, dans le tome 2, sur un mode joyeusement sexy. Les personnages sont traités avec finesse et le dessin pose sur chaque visage les subtiles marques du temps. Le portrait de la mère, à cet égard, est poignant tant il témoigne du passage des ans mais aussi des drames vécus dans la chair et l'esprit.

Le tac au tac d'Alexandre Roulin

Par David Trotta

Si vous étiez un animal?

Le martinet noir. C'est le soleil. Il arrive quand il fait beau, il crie quand il fait chaud. C'est un oiseau mystérieux qui fait tout en volant, en dehors de pondre ses œufs. C'est le pendant du Roi Soleil.

Un acteur pour la paix dans le monde?

Ce serait quelqu'un de totalement inattendu, qu'on ne voit pas venir. Des gens comme Gandhi, Mandela, etc. C'est inspirant parce qu'ils prouvent que tout est possible, qui que l'on soit et d'où que l'on vienne.

Petit vous vouliez être?

Ornithologiste. Je me souviens parfaitement que notre maîtresse, en cinquième année, avait posé la question à tous les élèves. C'est ce que j'avais déjà répondu. Ça paraissait un peu enfantin à l'époque. Et je dois dire que je n'ai plus cette impression depuis peu de temps seulement.

Une chanson qui vous accompagne?

J'aime beaucoup la musique, mais je n'ai pas de chanson en particulier. Je suis obligé d'écouter de la musique pour écrire mes articles scientifiques. Sinon je n'y arrive pas. Je suis fan de hard rock et de metal, pour le côté mélancolique et déjanté à la fois. Si je devais citer un morceau, je dirais peut-être *Diary of a Madman* d'Ozzy Osbourne.

La plus importante invention de l'humanité?

L'écriture. Elle permet d'imaginer des mondes sur papier, de les transmettre et de communiquer. J'ai besoin d'écrire pour réfléchir. Et pour moi l'écriture est immortelle. J'aimerais beaucoup écrire quelque chose qui restera. Écrire des choses que personne ne lit ne m'intéresse pas. J'ai assez pratiqué dans ce domaine en tant que professeur! (*rires*)



Alexandre Roulin, professeur au Département d'écologie et évolution. D. Trotta © UNIL

Un film qui vous a particulièrement marqué?

La saga *Don Camillo*. Tous les personnages sont très contrastés, tous ont leurs particularités. Le thème amour-haine y est très présent. Ils se détestent mais s'adorent en même temps. Pour l'humour aussi. Et enfin, ces films abordent les grandes questions de la vie mais avec légèreté.

Un don que vous souhaiteriez posséder?

Probablement l'inverse de ce que je suis ou de ce que j'estime être. Être plus contemplateur. Passer du temps à m'émerveiller pour les choses les plus simples. Ce qui est difficile puisqu'on vit dans un monde où tout va très vite et qui est très compétitif.

Qui suis-je?

concours



Meiy Pellerin, du Secrétariat de l'Institut romand des sciences bibliques (IRSB), a reconnu **Blaise Hofmann** et remporte donc le tirage au sort.

F. Imhof © UNIL

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière:

NOUVEAU - DIRECTEUR - COLLÈGE DES HUMANITÉS

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (D.S.) + Delphine Neyaga (D.N.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Fabrice Ducrest** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e.s.

